

## CHAPITRE XV

Une excursion à Ikoutou. — Station de Ngombé. — Un mariage dans l'Oubangi. — La rivière Mboungtou. — Les Bangala et le *mossolo* du mundelé. — Coquilhat chef de la station d'Iboko.

**D**OUZE jours après avoir quitté Léopoldville, l'expédition Hanssens campait à la fin de la journée du 5 avril sur un îlot parallèle à la rive droite, devant le village bateké de Mbossi.

Le lendemain, au point du jour, on apercevait le drapeau tricolore français sur la hutte la plus élevée du village établi sur la pente d'une falaise couverte de bananiers et de sorghos et tombant à pic, par son versant septentrional, dans les eaux brunâtres d'une grosse rivière appelée Likouba.



Hanssens, sans songer à porter la moindre atteinte à l'influence que la mission française avait acquise sur la rive droite, voulut, dans l'intérêt de l'Association, rendre visite aux habitants de la rive gauche et les déterminer, par des présents et des paroles amicales, à se ranger sous la protection de la Société internationale, dans le cas où ils n'auraient pas encore accepté le protectorat de la France.

Le capitaine confia à Courtois le commandement provisoire de la flottille et, accompagné de dix hommes de couleur, il redescendit le fleuve sur une des baleinières pour gagner vers l'est une rangée d'îlots d'où l'on voyait s'élever des nuages de fumée indiquant qu'ils étaient habités.

Hanssens accosta le premier de ces îlots et y rencontra des indigènes occupés à brûler des herbages.

Questionnés par le mundelé, les natifs répondirent amicalement, qu'ils faisaient du sel et qu'ils habitaient Ikoutou, bourgade située vers l'est.

« N'avez-vous jamais vu d'hommes blancs? demanda Hanssens.

— Oh! bien des fois nous avons vu passer les pirogues de Boula Matari, et nous connaissons aussi le frère de sang de Nabouna, un blanc grand féticheur, homme à médecine (le docteur Ballay), dont les maisons pleines de fusils, de poudre et d'étoffes magnifiques sont à Mbossi, sur l'autre rive.

— L'homme à médecine dont vous parlez a-t-il visité votre village?

— Non, mais il a promis de revenir et d'aller avec nous rendre hommage à notre mfoum Ikoutou. »

« Décidément, pensa Hanssens, je devance fort heureusement les agents de mon émule de Brazza; puis s'adressant aux sauniers, il décida l'un d'eux à lui servir de guide et d'interprète jusqu'à Ikoutou.

La baleinière, sur les indications de l'indigène, redescendit le fleuve à travers un labyrinthe de canaux, et vint atterrir à la rive gauche, en un point où la berge peu élevée était d'un accès facile.

Confiant la garde de la baleinière à six de ses rameurs, Hanssens s'engagea sous la conduite du guide, avec les quatre autres pagayeurs portant des ballots, dans un sentier conduisant au village d'Ikoutou.

Ce sentier, étroit et capricieux comme toutes les pistes indigènes, zigzagait à travers des fourrés inextricables d'arbustes et de hautes herbes dont les ramilles épineuses et les tiges emmêlées abritaient des nuées d'insectes aux couleurs vives et brillantes, mais audacieux et avides.

Dédaignant la peau noire et rugueuse des enfants de l'Afrique, ils s'acharnaient de préférence aux mains et au visage du malheureux pionnier blanc qui ne savait comment repousser ces attaques incessantes.



Les bourdonnements, les piqûres, les morsures des taons, des moustiques, des insectes de tout genre et de toute taille, les ronces et les épines, les caresses brûlantes du soleil tropical, telles furent pour Hanssens, durant deux heures d'une marche difficile, les douloureux incidents de la première partie du trajet.

Au bout de la savane, le tracé suivi décrivait une courbe vers le sud, longeait une forêt montueuse qui, aux dires du guide, était l'habitat favori des chats-tigres et des léopards, puis il inclinait brusquement vers l'est, laissant sur la gauche des masses sombres et profondes de verdure d'où sortaient un fracas d'eaux rugissantes, des grondements et des sifflements humides, rappelant à l'explorateur le vacarme des rapides et des chutes du bas Congo.

Après vingt minutes de marche, la petite caravane s'arrêtait sur les bords d'un torrent, à quelques mètres de cataractes dont le mugissement se mêlait au terrible concert des cascades tombant du haut de rochers énormes hérissés d'une végétation séculaire, d'un fouillis d'arbres et de lianes où le feuillage vert-noir des mangliers dominait les frondes du phrynium et s'empourprait des fleurs écarlates de l'ipomée parasite.

Au-dessus du torrent, à cheval sur les falaises rocailleuses, un tronc d'arbre colossal, renversé par la tempête, semblait comme un pont hardiment suspendu, défiant les marcheurs à tenter sur sa croupe arrondie le passage de la rivière.

Hanssens voulut suivre d'abord cette voie périlleuse ; mais son guide l'en dissuada. Le tronc d'arbre vermoulu ne résisterait point, disait-il, aux pas légers et rapides d'une panthère ; d'ailleurs, au pied même de la cataracte, cette rivière sans profondeur offrait un endroit guéable.

Pour prouver au mundelé la véracité de ses assertions, le noir cicérone, nu jusqu'à la ceinture, s'engagea résolument dans le torrent, et reparut dix minutes après sur la berge opposée, d'où il encouragea du geste le blanc et ses compagnons à suivre son exemple.

Les serviteurs de Hanssens se disputèrent alors l'honneur de le porter. Le capitaine grimpa sur les épaules du plus vigoureux d'entre eux ; et à la queue-leu-leu, les trois noirs chargés des ballots, le quatrième transportant fièrement son maître, traversèrent le torrent.

A cent mètres de la rive droite de ce cours d'eau, affluent sans importance du Congo, appelé par Hanssens torrent d'Ikoutou, s'étalait le village du même nom, terme du voyage ardemment souhaité par les quatre porteurs épuisés.

Le mfoum de l'endroit, potentat bayanzi, fit un bon accueil au visiteur



blanc et reçut avec un joyeux empressement les riches étoffes et les objets d'échange que contenaient les ballots.

Ce vassal d'Ibaka connaissait à peine le nom de son suzerain, le roi de Bolobo, mais il avait fréquemment entendu parler de Boula Matari et des hommes de couleur blanche qui accomplissaient sur les bords du Congo des merveilles de génie et d'audace.

Il accepta, sans en comprendre peut-être toute la portée, les traités d'amitié et d'alliance que le capitaine Hanssens, au nom de l'Association internationale, soumit à son approbation ; il admira surtout l'étoffe soyeuse du drapeau bleu au milieu duquel scintillait une étoile dorée, et manifesta le désir de planter sur la toiture de toutes ses huttes, à côté des crânes humains décharnés qui les paraient déjà, de nombreux étendards de l'Association.

Hanssens fit observer à ce sauvage que le drapeau bleu, emblème de paix et d'humanité, serait déplacé au milieu de débris humains, mais les généreuses observations du capitaine ne furent pas comprises, et les drapeaux qu'il laissa au chef d'Ikoutou, avec recommandation expresse de les montrer à tous les voyageurs blancs qui visiteraient son village, furent hissés sur les huttes du mfoum bayanzi à côté des hideux trophées rappelant des sacrifices humains.

A la fin de cette journée, après avoir généreusement récompensé son guide qui l'avait ramené au point de départ, le capitaine retrouvait ses fidèles rameurs inquiets de sa longue absence, mais affamés et réclamant leur repas du soir.

« Vous avez faim, mes braves amis ; je souffre comme vous de cette maladie passagère et curable. Patientez encore un peu, faites force de rames, nagez vigoureusement, dans deux heures nous stopperons près de l'*En Avant*. Ma journée a été bonne, il y aura pour chacun de vous un supplément de ration, un quart de gin. »

Ranimés par cette promesse, les noirs cessèrent de murmurer et se plièrent sur les pagaies. La baleinière, docile aux inflexions de la barre gouvernée par Hanssens, soulevée sur la nappe dormante d'innombrables canaux, vola, effrayant dans sa course les ibis attardés parmi les herbes des rives ; elle toucha terre, à la nuit tombante, à côté des steamers, devant les tentes des voyageurs dressées çà et là dans les sombres massifs herbacés, reproduisaient sur leurs toiles blanches, à la lueur des feux de bivouac, les silhouettes fantastiques des noirs occupés à préparer le souper.

Courtois, Amelot et Wester avaient attendu leur chef pour se mettre à table. Il y avait ce soir-là un service exceptionnel : ragoût d'hippopo-



tame, friture de petits poissons et rôti d'antilope; le tout résultant des exercices variés auxquels s'étaient livrés les blancs pendant l'absence du capitaine.

La chasse et la pêche peuvent, dans ces parages, suffire à l'alimentation d'une armée. Le gibier d'eau pullule dans les îlots herbeux; les hippopotames encombrant les canaux du fleuve, sans gêner la circulation d'innombrables poissons de toutes dimensions; les antilopes y courent partout, mais sont moins nombreux que les buffles rouges, plus petits et néanmoins aussi terribles que les buffles noirs de la zone orientale.

Hanssens remercia ses compagnons de leur délicate attente et surtout de l'agréable surprise qu'ils avaient ménagée à son estomac impatient.

Tout en mangeant et en mêlant à son récit des éloges sur le souper succulent, sur la façon dont le maître-coq Courtois avait préparé chaque mets, le capitaine raconta les incidents de son excursion à Ikoutou, et se montra satisfait d'avoir, au prix de plusieurs heures de fatigues et de quelques ballots de marchandises, acquis au protectorat de l'Association ce village susceptible d'éveiller les convoitises du docteur Ballay.

« Je n'ai pas caché, leur dit-il, mes intentions aux agents de la mission française.

« Sans être le rival de M. de Brazza, je dois prévenir le plus possible ses empiètements sur la rive gauche, où l'Association compte déjà de nombreuses possessions qui lui assurent un droit de priorité.

« Je renouvellerai sous deux jours, en amont, mes démarches d'aujourd'hui. Il est, à mon avis, indispensable aux intérêts futurs de l'Association de posséder ou tout au moins de ranger sous son protectorat les districts qui s'étendent sur la rive gauche du fleuve, depuis Loukoléla jusqu'à Équateur-Station.

« En effet, continua l'officier en déroulant sous les yeux de ses auditeurs la carte du Congo, partez de ce point marqué Loukoléla, remontez avec moi..., par la vue, le fleuve que nous remonterons demain sur nos vapeurs; vous trouvez en face de Ngombé une bourgade nommée Banana, comme le port où nous avons pour la première fois entrevu les eaux limoneuses du Congo.

« De ce village, et sur une étendue d'environ trois kilomètres vers le nord, le fleuve se resserre d'une façon très sensible; ce rétrécissement est en réalité plus considérable que ne l'indique la présente carte. Selon les calculs de Stanley, le Congo y forme un canal navigable dont la largeur n'excède pas quinze cents ou deux mille mètres, alors qu'en aval elle varie de dix à quinze kilomètres.



« Cette zone présente pour l'expédition une importance de premier ordre, en ce sens que si de Brazza parvenait à s'en rendre maître il tiendrait une des clefs du haut Congo, et pourrait par l'occupation des deux rives fermer la navigation et proclamer français le cours supérieur du fleuve.

« M. Stanley sait toute la valeur de ce point, puisqu'il me l'a particulièrement signalé; il s'y est assuré l'alliance des natifs, mais sans réussir à y fonder une station.

« A nous de réparer l'insuccès de l'agent général. Demain nous quitterons notre camp; nous ferons une courte halte à Loukoléla; puis, sans plus de retard, nous poursuivrons notre route jusqu'à Ngombé, où je compte sur l'intelligent concours de chacun de vous pour m'aider à obtenir à un prix modéré une concession de terrains et le droit pour les agents de l'Association de bâtir et de planter sur ces terres. »

Le plan communiqué par Hanssens à son entourage fut exécuté ponctuellement.

Le 9 avril, après un temps d'arrêt à Loukoléla qui permit au commandant de la division du haut Congo d'inspecter les travaux de M. Glave, activement secondé par son adjoint, M. Gamble Keys, la flottille stoppa le soir au pied du morne boisé de Ngombé.

Les natifs de Ngombé, ces éleveurs de crocodiles que Stanley avait, en juin 1883, trouvés disposés à commercer avec les blancs, se montrèrent envers Hanssens pleins de bienveillance, et s'ils débattirent longuement les conditions d'un traité, du moins finirent-ils par en accepter, à un prix admissible, toutes les conclusions avantageuses pour l'Association.

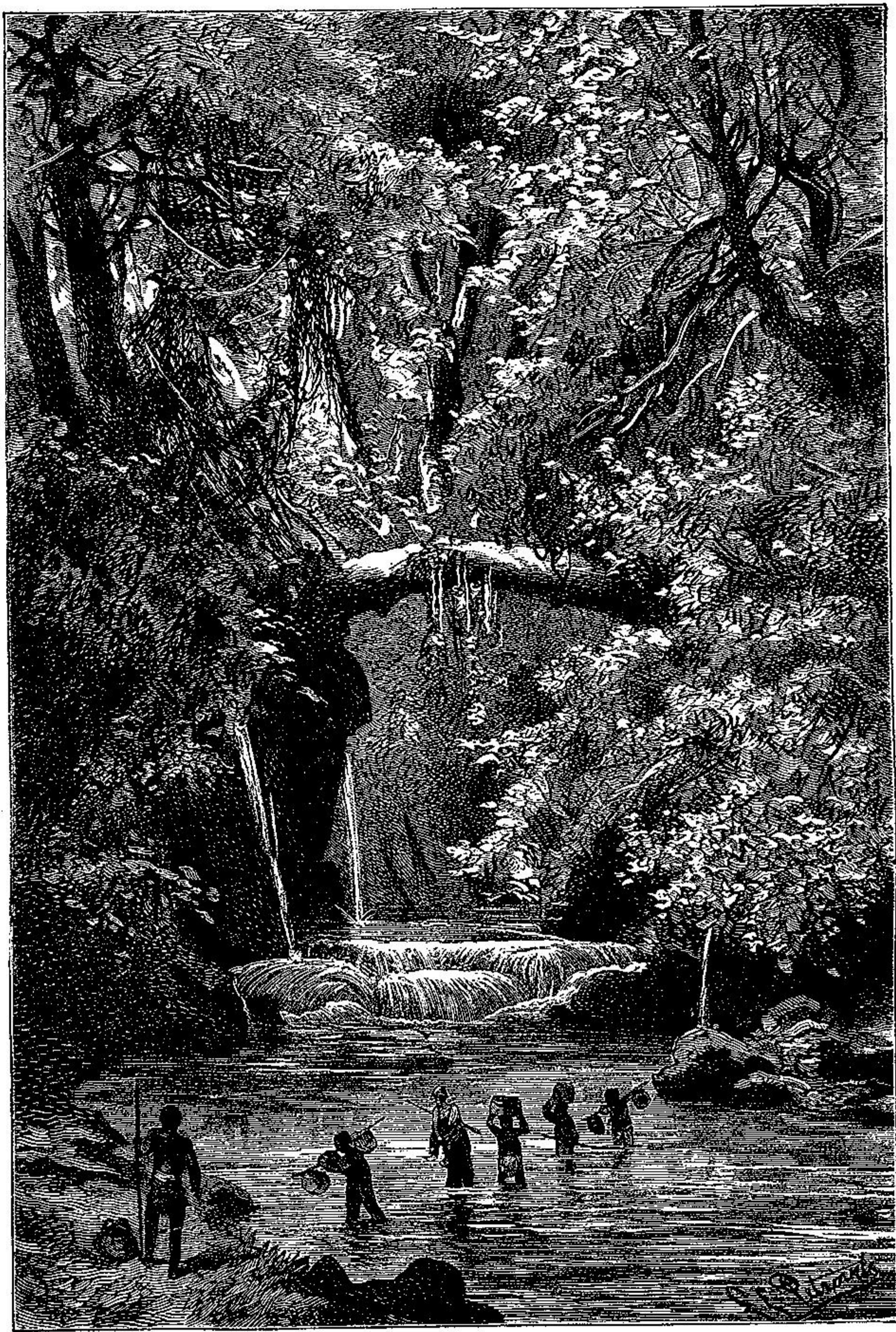
Hanssens acquit un vaste emplacement aux abords mêmes du village, dans une situation pittoresque et salubre. Il y installa aussitôt quatre des plus dévoués Zanzibarites qui avaient remonté le fleuve avec lui, et leur enjoignit de défricher le terrain, de vivre en termes constamment pacifiques avec les natifs et d'attendre l'arrivée d'un blanc qui serait ultérieurement désigné pour prendre le commandement de la station de Ngombé.

Mais, contrairement à ses prévisions et aux indications de la carte, la bourgade désignée sous le nom de Banana n'existait pas sur la rive droite du fleuve en face de Ngombé.

Cette rive était dépourvue de villages et le territoire appartenait au grand chef du district d'Oubangi, dont la capitale est située sur la rive nord d'un affluent de droite du Congo, affluent inscrit Mbanghi sur les cartes de Stanley, mais appelé Mboundgou par les natifs.]

Hanssens résolut de visiter ce chef de l'Oubangi, pour en obtenir seule-





TRAVERSÉE DU TORRENT D'IKOUTOU.







ment la cession du territoire qui s'étend devant Ngombé, à l'endroit où le fleuve est réduit à sa moindre largeur. Mais au préalable le capitaine amena sa flottille dans les eaux d'Équateur-Station. Il tenta ensuite sur l'*En Avant* l'excursion de découverte du district de l'Oubangi, en compagnie de son compatriote, le lieutenant Liebrechts, dont la popularité chez les nègres de la contrée était immense depuis qu'il avait été élevé sur le pavois par les Baroumbé, à la mort du moucounzou Seko-Toungi.

La rivière Mboundgou mesure à son embouchure une largeur égale à l'estuaire du Congo devant Banana, soit environ onze kilomètres; elle est réputée par les trafiquants et les natifs de la région comme son plus important affluent de droite.

Hanssens et Liebrechts furent les deux premiers blancs qui y pénétrèrent. Ils longèrent la rive gauche, reconnurent l'agglomération de villages connue sous le nom d'Oubangi, et furent assez heureux pour rencontrer dans le plus important de ces villages, qui était en même temps le marché le plus achalandé de toute cette partie du continent africain, le grand chef noir, à qui ils avaient affaire.

Près de débarquer dans ce centre peuplé, les explorateurs constatèrent avec surprise le peu d'empressement que mettaient les natifs à venir au devant des steamers.

Contrairement aux agissements de la plupart des populations africaines voyant pour la première fois une pirogue inusitée s'arrêter dans leurs eaux, les gens d'Oubangi ne formaient pas la haie sur la rive; ils couraient vers l'intérieur du village en chantant des refrains plus gais que les monotones strophes des chants funèbres ou guerriers; des envolées de coups de feu suivies de hourras d'allégresse résonnaient à tous les angles du village, envoyant vers le ciel comme des ballons de fumée.

Sans nul doute il se passait dans Oubangi un événement extraordinaire. C'est à peine si une cinquantaine de natifs s'arrêtèrent dans leur course pour contempler les blancs qui débarquaient du vapeur.

Cependant les rues du village regorgeaient de monde; monde bizarre, étrange, disparate, où tous les types de la race nègre du centre africain, Bateké, Bayanzi, Baloui, Bakouti, Oubangi, Bangala, Oubika, se distinguaient par leurs chevelures diverses et leurs accoutrements différents; tous les visages enluminés, peinturlurés, barbouillés aux couleurs du prisme solaire, respiraient la joie, le plaisir; les huttes elles-mêmes avaient un air de fête.

Hanssens et Liebrechts ne tardèrent pas à avoir le fin mot de cette animation: le grand chef de l'Oubangi convolait en huitième noce, il épousait



la fille d'un Crésus de l'Afrique centrale, d'un trafiquant de la contrée bateké dont les caravanes sillonnaient depuis des années tous les marchés des districts les plus riches de l'Afrique tropicale, semant partout l'ivoire, le minerai de fer et de cuivre, le fil de laiton, en échange de milliers d'esclaves, des productions locales et des produits manufacturés du mpoutou.

Le beau-père du chef de l'Oubangi était parent de Mpumiu Ntaba, le plus puissant makoko de la zone tropicale africaine, dont la domination s'étend de la rive nord du Stanley-Pool aux vallées lointaines et inexplorées de l'Okanda.

Ces noces coïncidaient avec l'époque du marché d'Oubangi le plus fréquenté de l'année. Cette coïncidence n'était pas due au hasard; l'épouseur, possédé du démon de la gloriole, vaniteux à l'excès comme tous les potentats de l'Afrique, avait fixé lui-même la date des épousailles, et choisi le jour où le plus grand nombre de témoins, de spectateurs bruyants, enthousiastes, porte-voix de toutes les peuplades environnantes, pourraient assister à la solennité et s'extasier devant les richesses composant le trousseau de sa huitième épouse.

La coutume permettait, en effet, dans l'Oubangi à tous les gens présents au village, lors d'une cérémonie d'épousailles, de compter les paniers de perles et de cauris, les douzaines de colliers, de bracelets et d'anneaux, les corbeilles de jonc chargées de fils de laiton et de cuivre, les ustensiles de ménage, les instruments agricoles, les ballots d'étoffes du mpoutou, les pagnes de fabrication indigène, et les esclaves mâles et femelles qui constituent la dot de la femme libre épousée.

Roi, chefs, sous-chefs, arrière-chefs, conseillers de villages et hommes libres du district de l'Oubangi se soumettaient de bonne grâce à cet usage, qui flattait le plus souvent leur amour-propre. Les notables de cette contrée recherchaient de préférence comme épouses légitimes les plus riches et les plus belles héritières des districts limitrophes; leurs recherches aboutissaient toujours à des résultats favorables, par la raison que les seigneurs de l'Oubangi opéraient des raffles d'héritières dans les districts voisins de la même façon que les premiers Romains enlevèrent les Sabines.

Mais la huitième épouse du grand chef de l'Oubangi n'avait pas été enlevée; la noce, à laquelle assistèrent les officiers belges, laissait subsister un accord parfait entre le beau-père et le gendre.

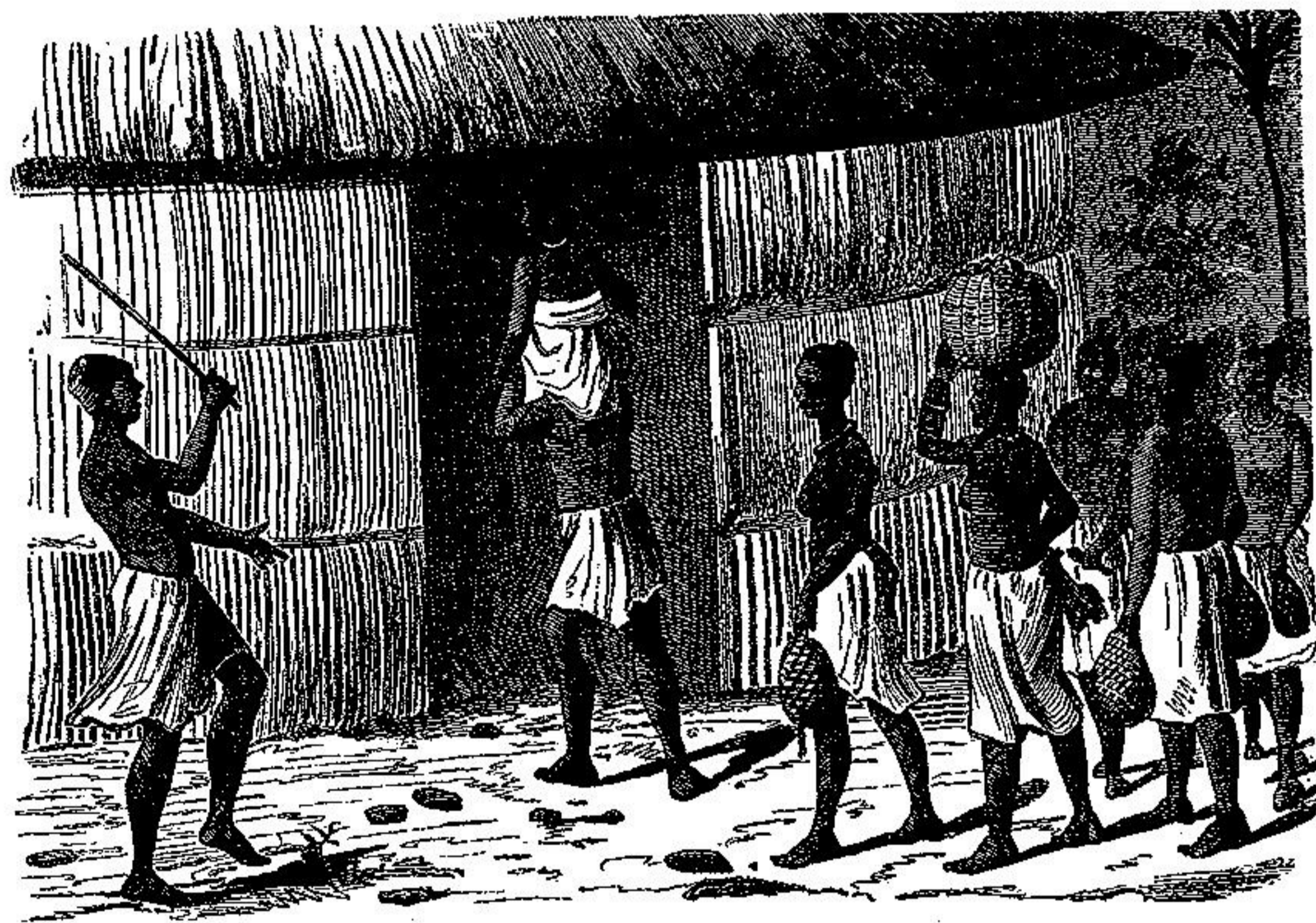
Les blancs se frayèrent un passage jusqu'à l'endroit où se déroulaient les péripéties les plus intéressantes de la cérémonie: la place du village, bordée de huttes de chaume en forme ovale, appartenant toutes, disait-on au grand chef de la tribu.



Lorsqu'ils y arrivèrent, après avoir joué du coude et écarté les rangs pressés des curieux, le défilé des porteurs du trousseau commençait.

L'épouse, campée sur les épaules d'un robuste esclave, était portée à sa demeure conjugale. Sur les traces de sa monture marchait, en file indienne, d'un pas lent et cadencé, de manière à permettre à la foule de calculer la valeur de la dot, tout son futur personnel domestique des deux sexes, portant à la main, sur la tête, sur les épaules ses multiples colis.

Lorsque le grand maître des cérémonies de la cour du makoko de l'Oubangi, personnage exotique dont la présence avait été requise pour



L'ÉPOUSE ÉTAIT PORTÉE A SA DEMEURE CONJUGALE.

régler la marche et les détails du cortège nuptial, eut refermé la porte sur l'esclave porteur de la dernière fraction du trousseau de la mariée, la curiosité des spectateurs se reporta tout entière sur les deux mundelés.

Hanssens et Van Gele furent en un instant cernés par une foule bigarrée d'où sortaient des murmures d'étonnement, des exclamations d'effroi et des grondements sourds et menaçants poussés par les fétichistes timorés de l'assistance.

Sans donner à leurs voisins le temps de se consulter, les blancs firent traduire aux plus proches leur désir d'être présentés au grand chef de l'Oubangi. Le lieutenant Van Gele ajouta qu'il venait en qualité de moucounzou du



district Baroumbé féliciter son puissant collègue de l'Oubangi à l'occasion de son brillant mariage.

Il se trouva fort heureusement dans l'assistance peu disposée à croire qu'un mundelé fût roi d'une tribu voisine, des sujets bakouti et baroumbé qui certifièrent le titre du commandant de l'Équateur, et narrèrent avec force amplifications les détails du tremblement de terre de l'Ikengé, phénomène attribué par les natifs au pouvoir occulte des blancs.

Un revirement complet en faveur de Hanssens et de Van Gele s'opéra dans la foule après les récits des trafiquants bakouti et baroumbé.

On se pâma d'admiration pour les mundelés; toutes les mains se tendirent vers eux, et mille cicéroni volontaires s'offrirent à les escorter jusqu'à la hutte où le chef de l'Oubangi mettait la fille du trafiquant bateké au courant de ses devoirs d'épouse.

Craignant d'être indiscrets ou fâcheux, les blancs insistèrent pour attendre encore quelques heures le retour du grand chef; ils s'installèrent au pied d'un majestueux gommier odoriférant, aux dimensions énormes, du genre boswellia, dernier arbre séculaire d'un bois qui, situé à proximité du village d'Oubangi, avait été détruit par les natifs avides d'enrichir leur flottille de pirogues de combat.

Les occupations du nouveau mari ne furent point troublées. Il sortit enfin de la hutte nuptiale.

Sur le seuil de la porte, des courtisanes l'arrêtèrent et lui annoncèrent la présence de deux hommes blancs, dont l'un, moucounzou des Baroumbé, avait naguère imposé sa volonté au soleil et à la terre, et l'autre, frère du célèbre Boula Matari, l'emportait encore en puissance occulte sur le premier.

Ces deux êtres surnaturels, ajoutaient les courtisanes, sont arrivés à Oubangi par la rivière, en naviguant sur une pirogue monstrueuse qui roule sur les eaux sans le secours d'aucun pagayeur, mais en lançant dans l'espace par un long tuyau de fer des nuages de fumée. Ils sont aimables et courtois et, sachant que le chef était très occupé, ils ont refusé de le déranger et l'attendent à la lisière du village.

En entendant ce rapport, le nouveau marié se rendit précipitamment près des mundelés dont l'entourage n'avait fait que croître depuis une heure.

Les indigènes firent place au grand chef noir, qui serra bientôt avec effusion les mains que lui tendaient Hanssens et Van Gele.

Oubangi (tel était le nom du makoko) pouvait avoir quarante ans; sa haute stature dépassait de beaucoup la moyenne habituelle de la taille des nègres, son corps, bien proportionné et d'une couleur chocolat tendant au



noir, était orné d'une façon toute particulière : au lieu d'avoir aux jambes des anneaux de fer ou de cuivre, il portait autour des chevilles une parure métallique en forme de cymbales ayant vingt centimètres de diamètre environ ; ces ornements incommodes, percés au centre, étaient en place depuis de longues années, et leur propriétaire, dont les jambes étaient gonflées, engraisées, devait, eût-il eu l'intention de s'en défaire, les subir jusqu'au jour de sa mort. En outre, des colifichets sans nombre s'enroulaient autour des bras, des jambes et du cou du makoko ; c'étaient ses mkisis de prédilection.

Il était vêtu d'une longue robe écarlate à ramages, présent de son beau-père bateké, et coiffé d'un chapeau grossier en feuilles de maïs, agrémenté d'un panache de plumes blanches, et rappelant par la forme et les dimensions celui qui sert de magasin ambulant et inséparable au fameux Ibaka.

Les dignitaires de la cour se rangèrent autour de lui avec une célérité surprenante, suivant le grade et la faveur. Tout d'abord de hauts et puissants seigneurs, occupant des fonctions élevées près de la personne du souverain ; le signe distinctif de leur charge est un bracelet formé de petites clochettes de fer, dont les tintements rappellent celui des grelots attachés aux fouets des postillons. Ensuite viennent les féticheurs, les ministres du culte, à la fois médecins des âmes et des corps, qui se distinguent par leur chevelure, lesalebasses et les corbeilles remplies de simples, attachées à leur ceinture aux couleurs éclatantes ; plus loin sont groupés les notables du village, reconnaissables à de longues trompes d'ivoire rougies à la poudre de camwood, dont ils arrachent par moments des notes stridentes ; puis sont entassées pêle-mêle, derrière le grand chef de la guerre, les hordes soldatesques d'Oubangi, dont les lances, les mousquets, les boucliers métalliques étincellent aux rayons du soleil ; enfin le *vulgum pecus*, les trafiquants, les marchands, les femmes, les enfants, les esclaves, en un mot toute la population sédentaire ou flottante de la localité s'est rangée circulairement pour assister à l'entrevue, à la palabra d'Oubangi avec deux hommes blancs d'une essence supérieure et divine.

Surpris de la promptitude avec laquelle s'est effectué le rangement de cette foule diverse et imposante, Hanssens félicite chaleureusement Oubangi ; il insiste particulièrement sur l'impression qu'il a éprouvée en reconnaissant de quel esprit d'ordre et de discipline sont animés tous les sujets de ce puissant souverain qu'il complimente ensuite sur les richesses incalculables de sa nouvelle épouse.

« Mon frère, le moucounzou des Baroumbé, grande tribu qui vit à l'orient



de votre royaume, vous félicitera lui-même à l'occasion de votre mariage; quant à moi, ma visite a un caractère spécial sur lequel j'appelle toute votre attention. Les divinités du ciel vous ont donné un sol riche et fécond, où se rencontrent en abondance des plantes oléagineuses, fructifères et vinifères, des bois précieux et des monceaux d'ivoire.

« Ces productions peuvent devenir pour vous une source intarissable de richesses, si vous permettez aux hommes blancs de s'installer sur vos terres. Les mundelés vous donneront, en échange des huiles, des fruits et du beurre de vos palmiers, des arbres de vos forêts et des récoltes de vos plantations, de ravissants colliers de perles, des mitakos, des ballots d'étoffes, de la porcelaine, des couteaux, de la verroterie, et des bijoux inaltérables encore plus brillants que les resplendissants ornements de cuivre qui parent vos chevilles.

« En outre, les mundelés consentiront à vous payer une redevance annuelle, pour avoir le droit de bâtir une ville, autour de laquelle ils cultiveront des plantations, initiant en cela vos sujets aux travaux rémunérateurs de la culture. »

Ces paroles, qu'un jeune Bakouti amené par Van Gele traduisait dans l'harmonieux langage indigène, produisirent sur Oubangi et son entourage un excellent effet.

Le makoko répondit que les blancs étaient les bienvenus chez lui et qu'il serait heureux de voir naître et se développer des relations commerciales entre son peuple et les riches et généreux étrangers.

Puis séance tenante, et d'une voix qui n'admettait pas de réplique, il soumit à ses ministres les conditions définitives auxquelles il consentait à céder au capitaine Hanssens le protectorat, la suzeraineté en quelque sorte, sur tout le district de l'Oubangi.

Cette cession complète de territoire ne souleva aucune indignation chez les sujets d'Oubangi. Elle ravit Hanssens, qui n'avait pas osé compter sur un tel succès. L'objectif de sa visite était, on se le rappelle, d'obtenir du grand chef de l'Oubangi la cession d'un coin de terre sis en face de Ngombé.

Néanmoins les conditions proposées par Oubangi ayant été rendues moins onéreuses après un débat, un marchandage assez long, Hanssens déclara les accepter au nom de l'Association internationale africaine.

En garantie de la foi jurée, Oubangi échangea son sceptre royal contre un drapeau d'azur que lui remit Hanssens. Le traité d'alliance et d'amitié fut cimenté par le pacte traditionnel de l'échange du sang.



Le succès couronnait donc encore une tentative hardie du « Stanley belge. »

Venu à Oubangi avec un seul steamer, en compagnie d'un seul blanc, Hanssens, sans autres arguments que la persuasion, l'exploitation habile de la vénalité d'un roi nègre, rangeait sous le protectorat de l'Association le district immense de l'Oubangi, dont le territoire, aux limites occidentales inconnues, s'étend sur la rive droite du Congo depuis le point sis en face de Ngombé jusqu'au pays des Bangala.

Mais, loin de se reposer sur ses lauriers, l'infatigable chef de la division du haut Congo, peu soucieux d'éterniser sa visite à Oubangi, d'accepter les surprises inépuisables de l'hospitalité de son nouvel allié décida son retour à Équateur-Station pour le lendemain même du jour de sa victoire pacifique.

La nuit l'obligea, bien malgré lui, à prolonger de dix heures son séjour à Oubangi.

Hanssens et Van Gele partagèrent pour la nuit une hutte spacieuse et bien aérée, mise gracieusement à leur disposition par le grand chef ami.

Malheureusement, le vacarme incessant des noirs, leurs ébats, leurs chants et leurs danses, les bruissements et les piqûres intolérables des insectes, troublèrent le repos des pionniers brisés par les émotions et les fatigues d'une journée figurant cependant parmi les jours fastes du chef de l'expédition du haut Congo.

Le lendemain, l'*En Avant* emportait les mundelès justement fiers du succès obtenu vers la station de l'Équateur.

En naviguant sur l'estuaire de l'Oubangi, dont la largeur équivaut presque à trente fois la largeur de l'Escaut devant Anvers, le capitaine communiquait à son compatriote ses réflexions touchant l'importance exceptionnelle que la capitale de ce district acquerra inévitablement lorsque les traitants de race blanche auront, sur les traces des explorateurs, remonté le Congo et étendu leurs relations commerciales et civilisatrices chez les peuplades mercantiles du versant occidental du Congo moyen.

« Si mes minutes n'étaient pas comptées, si je n'avais hâte d'aller tenter chez le grand chef de l'Iboko une campagne aussi fructueuse que celle d'hier, je n'hésiterais pas à remonter cette rivière large, profonde, énorme, sur laquelle nous voguons. Quelle magnifique voie pour se rendre dans la partie ignorée de la zone occidentale africaine ! Que n'ai-je le temps de l'explorer, de fournir à la science géographique tous les renseignements concernant le système hydrographique de l'Oubangi, ou mieux du Mboundgou. »



Le souhait que formulait le capitaine belge fut réalisé plus tard par un agent des missions anglaises établies au Congo, M. Greenfelt.

Cet intrépide voyageur, dont nous avons à diverses reprises signalé les découvertes, remonta deux fois le Mboundgou et détermina, la direction de ce volumineux affluent de droite.

Le Mboundgou vient du nord-est et coule sur un parcours de plus de six cents kilomètres, parallèlement au Congo, de sorte que le territoire oubangi compris entre les deux cours d'eau forme une presqu'île longue et étroite.

L'altitude de cette presqu'île dépassant à peine le niveau des eaux moyennes du fleuve et de son affluent, il en résulte, à l'époque de la crue des rivières, des débordements intermittents et des inondations qui font ressembler la zone péninsulaire à une éponge d'où l'eau ruisselle.

Le Congo, gonflé, roule en grandes masses ses lames brunes et limoneuses, qui vont se mêler aux eaux noirâtres de son affluent.

L'humidité et les dépôts de limon accroissent la fertilité prodigieuse de cette contrée acquise désormais au protectorat de l'Association. Malheureusement, les natifs indolents et complètement étrangers à toute notion agricole ne retirent pas de ces débordements fertilisateurs les avantages, les bénéfices que les habitants de la basse Égypte se créent à la suite des inondations périodiques du Nil.

Les renseignements précédents font néanmoins prévoir la prospérité future du vaste pays de l'Oubangi, sous l'impulsion progressiste d'une société européenne qui saura tôt ou tard inspirer aux peuplades nègres de l'Afrique tropicale l'amour de la culture, cette source de puissance, de force et de richesse pour la race blanche.

De retour avec Van Gele à la station de l'Équateur, le capitaine Hanssens prépara son expédition chez les Bangala, cette tribu la plus sauvage et la plus indomptable de celles rencontrées par Stanley sur les rives du haut Congo.

Ce dernier avait, comme nous l'avons dit, promis aux notables de l'Iboko, en l'absence du chef Matamwiké, d'envoyer sur leurs terres un blanc assez riche pour les combler de cadeaux. Cette promesse obligeait le capitaine à se montrer plus généreux chez les Bangala, qu'il ne l'avait été près des chefs des tribus d'aval; mais sa générosité ne devait cependant pas nuire au ravitaillement du poste des Falls et à l'installation des stations futures en amont de l'Iboko.

En prévision de la rapacité des Bangala, Hanssens fit alléger les chargements de ses embarcations et déposer dans les magasins de la station de



l'Équateur les ballots de marchandises, les caisses de cauris et de mitakos, de vivres et d'outillage indispensables au succès de son voyage futur entre le pays de l'Iboko et l'île Ouana-Rousari.

Il combla les vides opérés sur les ponts des steamers par une forte escouade noire de la garnison commandée par Van Gele, mais réserva à bord de l'A. I. A. une place confortable pour le lieutenant Coquilhat à qui était destiné le commandement de la station à établir chez les Bangala.

Le 26 avril, la flottille quitta l'Équateur pour l'Iboko, dans l'ordre suivant : l'*En Avant*, portant pavillon de commandement, ayant à son bord Hanssens, Amelot et Dress, et remorquant une des baleinières ; l'A. I. A., sur le pont duquel se tenaient Coquilhat, Courtois et Wester, et auquel était amarrée la baleinière l'*Éclaireur* ; enfin le *Royal*, où Guérin remplissait les fonctions de mécanicien et Nicholls, à peu près rétabli grâce aux soins de Courtois, celles de timonier.

Le trajet s'effectua en douze jours, pendant lesquels des haltes furent faites pour permettre au capitaine Hanssens de conférer avec les chefs des villages de l'Ouranga.

Voici du reste, d'après une correspondance de Hanssens, la façon dont furent employées les douze journées du voyage entre l'Équateur et le village de Matamwiké.

« Les jours où je suis en route, écrit le commandant de la flottille, mes bateaux marchent depuis le lever du soleil jusqu'à six heures du soir ; nous débarquons alors au hasard sur l'une ou l'autre rive, pour préparer le campement de la nuit.

« Nos serviteurs rompus, à l'existence nomade que nous menons depuis plus d'un mois, dressent en un clin d'œil ma tente et celles de mes compagnons de route. On allume des feux ; nous soupçons le plus souvent, à la lueur de ces foyers, sous le firmament resplendissant d'étoiles, car la saison des pluies touche à sa fin et nous bénéficions depuis une semaine des faveurs de la saison sèche.

« Puis après quelques heures de causeries enjouées avec mes compagnons, au nombre desquels mes compatriotes Amelot et Courtois se distinguent par leur caractère enjoué et une bonne humeur persistante, je rentre sous ma tente et j'écris mon journal aussi longtemps que les moustiques acharnés autour de ma chandelle fumeuse veulent bien me permettre de le faire. Lorsque ces êtres désagréables m'interdisent d'écrire, je souffle ma bougie ; je fume coup sur coup une, deux et trois pipes de cet excellent tabac d'Obourg, qui ne me manque jamais, grâce aux envois de



mes bons amis d'Europe; les vampires sont, sinon asphyxiés, du moins réduits à une torpeur qui les rend inoffensifs, et je m'endors dans une atmosphère de tabac préférable, ma foi! aux bruissements incessants et aux assauts de mes antagonistes ailés.

« Quant aux jours où les embarcations de la flottille ne naviguent pas, tout mon temps est absorbé par des négociations, des palabras avec les chefs des contrées où je veux obtenir des concessions, et ces personnages sont généralement des « crampons » tels qu'ils ne me laissent pas une seconde de liberté. Courtois, Wester, Amelot, mes mécaniciens et voire même les hommes d'équipage tentent en pure perte de détourner de moi l'attention des sauvages; dès que les noirs savent que je suis le grand chef des blancs, le Boula Matari II, ils n'ont d'yeux que pour ma personne, de paroles obséquieuses, de chants improvisés, de danses en chœur que pour moi, et ce la plupart du temps au grand dam de mes oreilles et sans souci de me lasser, de m'exténuer. »

S'il n'avait pas été si modeste, le capitaine aurait pu ajouter : « La bonne grâce avec laquelle je me prête aux fantaisies absorbantes des sauvages m'acquiert spontanément leur amitié; chemin faisant, les chefs que je visite et qui m'assomment de leurs sollicitations interminables, finissent toujours par reconnaître le protectorat de l'Association, et se montrent favorables à l'installation de postes hospitaliers futurs. »

Enfin, dans la matinée du 3 mai 1884, Hanssens s'arrêtait devant Iboko, capitale du district bangala située par 1° 15' de latitude nord.

La tribu des Bangala, contre laquelle Stanley, en 1877, lors de son aventureux voyage de découverte, avait eu à soutenir un combat sérieux, est signalée comme la plus féroce et la plus sauvage, et en même temps la plus populeuse et la plus riche de toutes les tribus riveraines du Congo.

Ses villages couvrent la rive droite sur une étendue de vingt kilomètres environ; ils se touchent et ne présentent d'interruption qu'aux rares endroits, remarque Hanssens, où le terrain est trop bas pour être habité.

Tout l'ivoire descendant du haut fleuve, ou provenant de la zone située au nord du courant, est arrêté au passage par les Bangala, qui n'admettent pas le transit dans la partie de la rivière soumise à leur juridiction et qui sont assez puissants, par le nombre, les armes et la férocité, pour arrêter les flottilles de canots et les caravanes qui voudraient passer outre.

Leur territoire est donc le plus vaste marché d'ivoire qui existe de l'Océan aux Stanley-Falls; il est connu dans le haut Congo sous le nom d'Iboko, sa capitale, mot qui signifie « marché » en bangala.

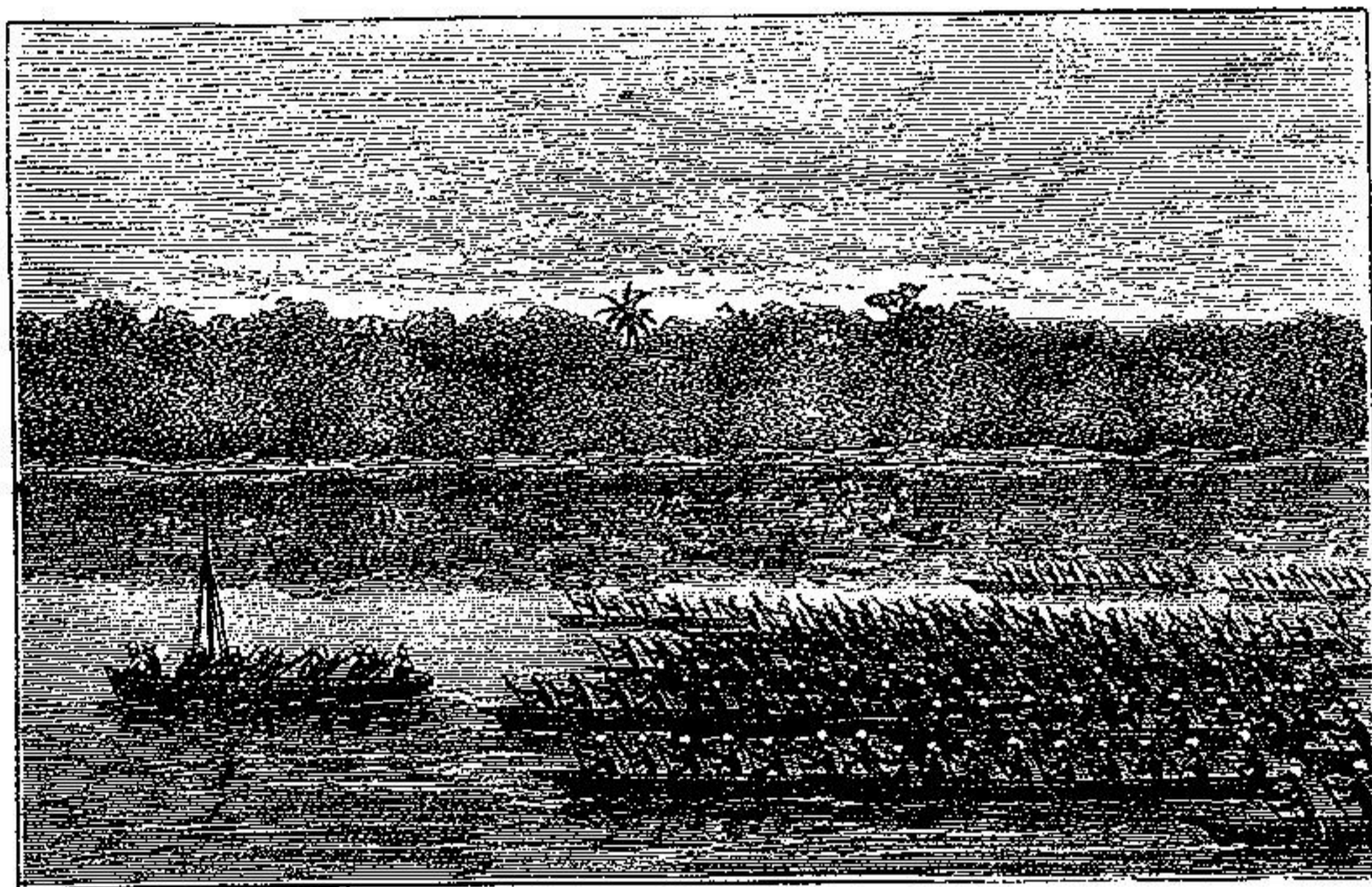
Ce point s'imposait donc pour l'établissement d'une station, et dans



l'élaboration de son plan de conquête pacifique la Société internationale africaine l'avait mis en première ligne.

Stanley, cela a été mentionné déjà, revenant avec Roger de l'île Ouana-Rousari, avait vainement tenté d'y obtenir une concession. Plus heureux que l'agent général de l'Association, Hanssens devait parvenir à faire signer au roi des Bangala, un traité accordant à l'Association le protectorat de toute la contrée et l'obtention d'un terrain propre à l'installation d'une station. Un résultat aussi important ne fut acquis cependant qu'après bien des efforts patients et de nombreux cadeaux.

Du 3 au 8 mai, cinq mortelles journées furent passées en négociations, en



UNE FLOTTILLE DE CANOTS BANGALA.

marchandages décourageants. Jamais, depuis deux ans de séjour en Afrique, Hanssens, fréquemment en contact avec des chefs de tribus sauvages, ne s'était heurté à autant de rapacité, de mauvaise foi, d'effronterie.

Matamwiké qui, depuis les promesses imprudentes de Stanley, attendait avec une impatiente avidité que chaque jour accroissait la venue d'un blanc porteur de cadeaux, fit tout d'abord au capitaine Hanssens l'accueil le plus empressé.

Le lendemain commencèrent les pourparlers relatifs à la concession d'un terrain. Matamwiké, tout en se montrant favorable à cette opération, voulut consulter les notables de son royaume, et les envoya querir par des messagers spéciaux.

Le 6, tout le clan des chefs de villages bangala parcourait la capitale de



Iboko, qui n'avait jamais vu dans ses ruelles étroites tant de personnages considérables réunis à la fois.

Matamwiké présenta ces conseillers un à un au capitaine Hanssens.

Il y avait parmi eux un certain Mongimbé, célèbre dans la contrée par un exploit de cannibalisme qui trouve ici tout naturellement sa place :

Mongimbé, potentat d'un petit village en amont d'Iboko, avait une prédilection marquée pour la chair de jeunes esclaves femelles immolées à l'occasion des funérailles des hommes libres de son fief. Il avait tout récemment, non sans recueillir les bravos enthousiastes de ses sujets, dévoré dans une journée, en trois repas échelonnés de deux heures en deux heures, les corps entiers, grillés sur un feu de broussailles, de deux victimes immolées par son ordre. L'une était son épouse favorite; l'autre, un jeune notable du district de Mongimbé. Tous deux avaient eu pour tombeau l'estomac d'un mari implacable qui les avait surpris en flagrant délit de conversation criminelle.

Au fur et à mesure des présentations, Hanssens recueillait une foule d'anecdotes peu encourageantes sur la... moralité des conseillers appelés à rejeter ou à admettre la demande de concession de terrain faite par les blancs.

Ces avis, personne ne s'en étonnera, furent fort partagés. Avec la meilleure volonté du monde, Hanssens, disposant de ressources limitées, ne pouvait acheter, payer au même taux les suffrages des avides conseillers de Matamwiké.

Le 5, le 6 et le 7 mai eurent lieu des délibérations secrètes entre les notables bangala, des conciliabules à la suite desquels chacun d'eux vint mendier des cadeaux à Hanssens, en exécution des promesses faites par Stanley.

Hanssens, pour sortir de la situation critique que lui avait léguée l'agent supérieur de l'Association, distribua deçà, delà, sa menue pacotille; mais il eut la précaution de réserver ses plus riches présents, jusqu'au jour où la décision définitive du grand conseil lui serait signifiée. Il résista le plus longtemps possible aux tentatives de dépouillement exercées par Matamwiké et consorts contre les cargaisons des navires de la flottille. Mais voyant que le désir de posséder tous les objets du mpoutou contenus dans les bateaux, quitte à se ruer ensuite contre les blancs dépouillés, était éveillé chez tous les notables consultés, Hanssens les convoqua le 8 mai en palabra solennelle sur les bords de l'anse spacieuse où les steamers et les allèges se balançaient à l'ancre, pavoisés aux couleurs de l'Association et étalant sur leurs ponts et sur leurs bordages des ballots d'étoffes, des



caisses de perles et de laiton, des articles de quincaillerie, des fils de laiton, etc. etc., le tout savamment disposé par les blancs pendant la nuit précédente, afin d'offrir un appât irrésistible à la cupidité des indigènes.

Matamwiké, ses fils, ses ministres, ses courtisans, ses femmes, les notables des environs, la populace indigène, se rendent à l'invitation de Hanssens.

Des murmures d'admiration, des frémissements de désir, des exclamations enthousiastes, se font entendre de toutes parts.

Hanssens prend la main tremblante d'émotion de Matamwiké, et, lorsque le premier moment de la bruyante curiosité est passé, il fait avec une habile lenteur le dénombrement des marchandises de toute nature contenues dans ses bateaux.

« Vous voyez dit-il, tous ces *mossolo*, Matamwiké! et vous, Mongimbé! et vous, Imbembé! et vous tous, seigneurs bangala! Eh bien! j'avais apporté tout cela pour mes amis les Bangala et pour leur grand roi. Mais comme Matamwiké et les Bangala ne veulent pas que je crée un village chez eux; comme ils se méfient du mundelé venu ici pour les enrichir, le mundelé va repartir avec ses *mossolo*.

« Il ira les porter à Oubika (capitale du district d'amont, avec lequel les Bangala sont constamment en guerre), où on lui a déjà demandé de s'établir; les Bangala n'auront rien de toutes ces merveilles qui leur étaient destinées. »

La perspective de perdre le contenu des grandes pirogues qui les fascinaient, la crainte de voir toutes ces richesses passer dans les mains de leurs ennemis d'Oubika, produisirent l'effet qu'en attendait Hanssens.

Matamwiké, après avoir consulté son entourage, pria le mundelé si riche de retarder son départ.

Sur-le-champ les noirs tinrent une palabra solennelle. Une heure après, le drapeau bleu était hissé sur la rive, aux acclamations des équipages de la flottille et des natifs eux-mêmes. La rapacité, l'hostilité et la jalousie que portaient les assistants au district d'Oubika, avaient dompté les prétentions et la sauvagerie des vassaux des Bangala.

Comme Hanssens avait eu la précaution d'amener avec lui le personnel blanc, la garnison, les objets et l'outillage nécessaires à la création d'une station dans l'Iboko, les travaux d'installation furent entamés sans désespérer.

Dès le 9 mai, deux belles et spacieuses maisons indigènes servaient de logement provisoire aux blancs, et de magasin; elles étaient entourées d'une palissade défensive, mettant momentanément les mundelés à l'abri



des perquisitions curieuses des natifs; autour d'elles, les hommes de couleur de l'expédition déblayaient une ample étendue de terrain descendant en pente douce jusqu'à la rive, où le pavillon bleu à étoile d'or flottait au sommet d'un grand mât.

« Nous sommes chez nous déjà, dans notre station nouvelle de Bangala, écrivait Hanssens le 11 mai 1884, oui chez nous, et dans de telles conditions de sécurité, que s'il prenait fantaisie à nos turbulents voisins de chercher à s'annexer le contenu de nos bagages personnels, il leur en cuirait rudement. »

Les tendances remuantes et guerrières des Bangala ne troublèrent pas les excellents rapports existant entre les chefs indigènes et les agents de l'Association. Lorsque Hanssens fut obligé, à la date du 12 mai, de redescendre avec la flottille jusqu'à Équateur-Station, pour y prendre le chargement qu'il y avait laissé, Coquilhat présenté à Matamwiké et consorts en qualité de chef de la station des Bangala avait réussi à faire participer les natifs aux premiers travaux d'établissement. Ils couvrirent eux-mêmes l'habitation du chef blanc de branches et de feuilles de palmier et de bananier, formant, selon l'architecture locale, une toiture à double pente, défiant les rayons du soleil aussi bien que les pluies torrentielles.

